

d'académique, rien qui rappelât ces uniformes, et fastidieux tours de phrases coulées dans un moule toujours le même, formés des lieux communs les plus usés, ce qu'on appelle plaidoyers de collège. Ici au contraire tout était puisé aux sources les plus pures et les plus harmoniques de la vraie poésie, de l'éloquence naturelle, de l'histoire, de la philosophie, de la religion, de la politique industrielle et économique, des questions sociales les plus difficiles et les plus pressantes, dont s'occupent aujourd'hui, pour le bien des sociétés et le soulagement de la multitude des malheureux tous les esprits actifs et soucieux, dans le monde civilisé.

Nous ne pouvons faire apprécier ni par l'analyse des idées ni par des citations de mémoire, les mérites variés les qualités nobles et généreuses, d'esprit et de cœur qui remplirent ces longues et intéressantes discussions. Nous désirons bien vivement que ces belles méditations soient publiées originalement dans quelqu'un de nos journaux; car on ne peut autrement y rendre justice; et nous unirions volontiers notre faible voix à celles du grand nombre d'hommes éclairés qui en ont joui aux jours d'examinaux ou qui connaissant la réputation de l'auteur ne peuvent en attendre rien de médiocre, afin qu'il soit prié unanimement de ne pas éloigner de ceux qui pourraient encore en profiter, d'aussi belles et instructives inspirations.

Parlerai-je, M. l'Éditeur, de la distribution des Prix. Vous nous avez peint avec votre pinceau trempé des plus vives couleurs, l'émotion des mères quand elles déposent un baiser sur le front de leur enfant couronné, et le livre précieux dans ses mains. Vous nous avez rappelé les applaudissements sincères, unanimes, enthousiastes de l'auditoire immense, choisis, des parents, des amis, des sociétés sociales, spectacle plein de grandeur et d'attendrissement qui se répète souvent mais qui reste toujours nouveau en récompensant le mérite. Fidèle dans mes intentions et la marche plus sévère que je me suis tracée, j'appellerai l'attention de vos lecteurs sur certains genres de prix qui indiquent des études spéciales et inconnues dans nos collèges jusque dans ces derniers temps; ainsi le Prix d'enseignement Religieux, le beau Prix de sagesse décerné à la suite du vote des élèves eux-mêmes à celui d'entre leurs camarades qu'ils jugent le plus laborieux, le plus sage, le plus irréprochable dans toute sa conduite; les prix d'économie politique, auquel nous avons déjà fait allusion.

Et enfin, M. l'Éditeur, s'il nous est permis d'exprimer nos opinions en conclusions et en prévisions générales, quelle joie et quelles espérances ces merveilles opérées par des compatriotes encore bien jeunes pour tant de grandes choses et dont l'éducation fut très imparfaite, ne doivent-elles pas faire concevoir pour l'avenir du pays? si nos législateurs voulaient encourager de telles institutions par des secours pécuniaires vraiment efficaces, la seule chose, hélas! que le dévouement, les talents, le plus noble désintéressement ne peuvent produire, où s'arrêteraient leurs perfectionnements, où seraient posées les bornes de leur bienfaisante influence? Au point où ils sont parvenus, nous pouvons constater:

1. Que les enfants qui recevront attentivement leurs soins pendant quatre ans acquerront tous les principes d'une éducation agricole où commerciale régulière; langues française et anglaise, éléments d'histoire, géographie, arithmétique, bons sentiments, habitudes de politesse et d'honnêteté. En sorte que, quand nos législateurs voudront faire de bonnes lois pour obliger la foule qui se précipite avec vertige dans les Temples de la Science ou le Palais de Thémis, à montrer dans le vestibule des Diplômes de Bacheliers-ès-lettres ou au moins des Certificats d'études collégiales complètes; quand, par cet argument légal, on aura prouvé aux mères que tous leurs enfants ne sont pas des produits surpaturels appelés à être hommes de génie et à briller au premier rang, dès qu'ils auront appris à lire et écrit l'alphabet en grec et en latin; quand on cessera d'avoir sous les yeux l'affligeant spectacle d'admettre aux professions de la médecine, du notariat, les ouvriers vieillies dans leurs métiers sans avoir pu les apprendre; des bouchers, des tailleurs, toutes sortes de gens de la plus manifeste incapacité; quand on un mot l'ordre se sera un peu introduit au milieu de l'anarchie des profes-

sions; alors, on verra des centaines de jeunes gens profiter des connaissances qu'une éducation semblable à celle des quatre premières années au Collège de St. Hyacinthe peut donner; et un grand nombre se dévouer aux occupations que la nature ou les circonstances les appelleront à remplir dignement pour eux, utilement pour leur pays. Bientôt le niveau commun de respectabilité et d'intelligence s'élèverait dans tous les états, la vie renaîtrait du sein de l'inertie.

2o. Les élèves des quatre dernières années apprennent au Collège de St. Hyacinthe toutes les parties des Lettres et des Sciences qui conviennent aux classes les plus instruites de la Société. Les sciences physiques y reçoivent d'amples développements de théorie et d'expérimentation; les sciences morales et politiques viennent d'y faire un grand pas; elles y sont fortes et méthodiques et pourraient être facilement et heureusement modifiées par des procédés analogues à ceux qu'on a employés pour la réforme des études littéraires. Ici encore nous trouvons l'Institution en avant de l'opinion publique et de la législation. Quand les pères et les protecteurs échapperont à l'aveugle et dégradant préjugé que gagner du pain est l'unique but de l'homme dans la vie, et que l'instruction nuit pour arriver à pareille fin; quand les législateurs métropolitains et coloniaux emportés par l'opinion publique auront consenti à organiser universitairement un collège qui fait ses preuves de capacité; quand ces législateurs admettront que la haute éducation a droit à toute leur sollicitude, à leurs secours; alors on verra à St. Hyacinthe un nouvel édifice se bâtir salubre et spacieux, de nouveaux élèves, de nouveaux cours, des résultats nouveaux de l'émulation des élèves, des encouragements plus pressés des professeurs; les générations studieuses grandiront successivement de de plus en plus au-dessus de celles qui les précèdent aujourd'hui. L'habitude de l'éducation devenue générale, l'exercice des professions libérales, des fonctions publiques, la possession des honneurs sociaux, politiques, scientifiques, appartiendront à des hommes qui auraient parcouru un cours universitaire ou des études équivalentes, à des hommes d'instruction générale, approfondie et en même temps spéciale à leur état. Il y aurait place pour tout le monde, car il y aurait homme pour toutes les places. *O! mirabile dictu! Quando tot ingentes circumdabantur?* Nous ne répondrons pas avec Béranger;

Or, mes amis, bénissons Dieu
Qui met chaque chose en son lieu;
Celles-ci sont pour l'an trois mil.
Ainsi soit-il.

Des préoccupations aussi sérieuses ne doivent pas finir comme des chansons. Souhaitons que le dogme providentiel: aide-toi, le ciel t'aidera, soit justifié plus tôt.

O. M.

Ancien Élève du Collège de
St. Hyacinthe, M. S. A.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 9 AOUT, 1845.

Histoire de la Semaine.

La dernière huitaine a été belle, favorable à la moisson, qui donne de grandes espérances aux cultivateurs, et cuisante pour les bons habitants de Montréal. La ville aimerait assez, par une chaleur pareille, à prendre des mœurs et des costumes orientaux, s'il n'y avait pas ce petit incon-

venient et ce danger imminent que, d'un instant à l'autre, le vent ne change et ne devienne froid comme la glace. Nous sommes fatigués d'exhibitions et de concerts. Les monstres foisonnent depuis un mois, tant et si bien, que si par hasard il vous plaisait, quelque matin de mystifier votre ami, en lui annonçant l'arrivée en cette ville de la "*Bête à sept têtes*," il y croirait avec la meilleure foi du monde. Après tout, on ne pourrait se moquer de lui, car enfin, s'il y a aujourd'hui un cochon à deux corps et six pattes, il pourrait bien y avoir une bête à sept têtes sur le même principe. Il ne faut s'étonner de rien, par le temps qui court. La nature n'a jamais été plus bizarre, plus fantaisique, plus capricieuse, plus cocasse qu'elle est depuis quelques années; a-t-elle pris ces goûts là de l'espèce humaine, qui elle aussi, il faut bien le reconnaître, est passablement extravagante dans ses frasques? Nous ne pourrions dire; seulement, il est suffisamment constaté que l'homme, non content des choses qu'il découvre aujourd'hui, voudrait en inventer d'autres demain, il veut faire des merveilles tous les jours; par exemple, hier on a inventé des chemins à lisses, à la vapeur, c'était une merveilleuse découverte d'abord; faire 30 milles à l'heure! pour les gens d'affaires qui voyagent à la minute, ou bien encore, pour un escroc qui s'en va voyager pour sa santé, loin des gendarmes et des hommes de police de son pays natal, c'était bien, mais bah! Votre chemin à lisses d'hier ne vaut plus rien, il faut une énorme quantité de combustibles; avez-vous envie de brûler tout le bois qui croît sur ce continent? Imbéciles que vous êtes, vous allez nous faire mourir de froid quelque matin, fiute de bois de chauffage, mais voilà le chemin de fer atmosphérique, à la bonne heure! Celui-là, c'est une découverte; se servir de l'air qui circule et qu'on trouve partout en abondance, qu'il n'est pas nécessaire de couper, de transporter à grands frais, de scier, de fendre comme le bois, ou d'extraire des profondeurs de la terre comme le charbon, qui ne coûte rien, qui ne se consomme pas, qui se renouvelle sans cesse; c'est un peu mieux, n'est-ce pas?

On traversait autrefois l'Océan en deux ou trois mois. Aujourd'hui, grâce à la vapeur, on le traverse en 15 jours, et déjà on trouve que c'est long. On ne sera jamais satisfait que lorsque quelque savant aura traversé la vaste étendue des mers, en 48 heures, dans un bateau-balloon dirigeable à volonté à droite et à gauche comme un des excellents steamers de la ligne Cunard. Ça viendra comme est venu le télégraphe électrique, cette admirable réalisation des merveilles de l'électricité, qui, d'une minute à une autre, va porter des dépêches quelques cents milles de distance. Il ne faut pas désespérer de voir, avant longtemps, les hommes voyager avec la même rapidité que leurs pensées, cent mille lieues à l'heure. Quel sujet de réflexion sur les conséquences morales, philosophiques, politiques et surtout économiques d'un pareil état de choses.

Est-il étonnant, après cela, qu'avec des exemples semblables, dans un siècle comme le nôtre, où les hommes, non contents de ce monde tel que Dieu le fit, veulent en créer un autre, se faire un autre univers, une existence nouvelle, est-il étonnant que la nature veuille imaginer quelque chose de neuf? Ne doit-elle pas trouver tout ce qui l'environne fade et insipide, quand l'homme en agit de même. Aussi s'amuse-t-elle à faire des monstres, des jeux monstrueux, *lusus nature*, mille caprices, mille extravagances plus ou moins fantastiques et prodigieuses. Par exemple, les